

Avec l'exposition «Etre(s) ensemble», le MEG examine et encourage les indispensables interconnexions entre humains et nature

SAMUEL SCHELLENBERG

**Genève** ► Humain, animal, végétal: même planète! C'est ce que tend à oublier l'espèce bipède qui a inventé la propriété privée ou la bombe atomique, trop longtemps convaincue que le monde lui appartenait. Au MEG, Musée d'ethnographie de Genève, «Etre(s) ensemble» invite à remettre en cause cet état d'esprit et de fait, à entreprendre un chemin vers la responsabilisation et la réciprocité. «De nombreuses personnes le font déjà et cette exposition leur rend hommage», formule Federica Tamarozzi, conservatrice des collections Europe et commissaire du parcours.

La crise climatique souligne les liens d'interdépendances entre habitants de la Terre. Or ça tombe à pic, l'ethnologie est bien placée pour présenter des narrations privilégiant l'attention mutuelle: pour observer les rapports entre cultures et nature, voilà longtemps que la discipline tient compte du facteur «écologie». Aussi le MEG soulignait-il en 2021-2022 que lorsque les peuples d'une région maîtrisent leur territoire, l'environnement est mieux protégée – c'était le propos d'«Injustice environnementale - Alternatives autochtones».

#### «Meilleure version de nous»

Au gré d'ambiances feutrées imaginées par le musée et l'Atelier L+M, l'exposition procède par chapitres. Le premier évoque ce lieu mythologique commun à toutes les cultures, dans lequel les êtres vivaient harmonieusement. «Attention, il s'agit du Paradis que nous avons définitivement perdu, pas de l'endroit promis si on se comporte bien», précise Federica Tamarozzi.

Pour évoquer l'Eden. Qaf, Pardes ou Dilmun, une sorte de tour de Babel en spirale accueille des dizaines d'animaux des collections du MEG, entre requin des Galapagos, pic à tête rouge de France, caméléon du Nmaqua (Angola), vache bernoise ou canards siffleurs du Cachemire. Des bêtes accompagnées par Adam et Eve, pour une fois décentrés – c'est le principe de l'exposition. «Vous noterez l'absence de nombril, comme il se doit», note Federica Tamarozzi. Car oui, les deux premières

## ESPÈCES EN COMMUNION



Au MEG, les protagonistes du Jardin d'Eden (à droite) s'épanouissent en harmonie. KEYSTONE

gestations humaines étaient 100% extra-utérines.

Hélas, tout est allé à vau-l'eau une fois l'«Harmonie rompue», nom du chapitre suivant: hors du Paradis est apparue la notion de prédation. L'exposition l'illustre avec les images de la pêche au thon filmée par Vittorio De Seta dans *Paysans de la mer* (1956), exercice de survivance durant lequel on chantait pour s'excuser auprès des bêtes tuées dans un bain de sang. «Lorsque l'on pleure le Paradis perdu et sa langue mythique, nous regrettons en réalité une intelligence commune et une meilleure version de nous-même», avance le MEG dans son texte de salle.

### Tout est allé à vau-l'eau à la sortie du Paradis, avec l'apparition de la prédation

Différentes personnes plus ou moins mythiques n'en ont pas moins gardé la capacité à transcender les espèces, rappelle «Etre(s) ensemble», à l'image d'Orphée, du roi Salomon ou de saint François d'Assise. Grand amis des animaux, ce dernier se multiplie par la

grâce d'images pieuses du siècle dernier; alors que le héros de la mythologie grecque, qui actionnait lyre ou violon pour gagner l'amitié des bêtes, est représenté dans une peinture *seicento* de l'Italien Sinibaldo Scorza, *Orphée charmant les bêtes sauvages*.

Arrivée au présent, l'exposition rassemble plusieurs Orphée contemporain-es: six personnes de la région «pas si différentes de nous», selon Federica Tamarozzi, présentées en photos et vidéo avec une plante ou un animal qui leur tient à cœur. Laurent Koelliker, 15<sup>e</sup> sautier de la République de Genève, se met en duo avec le marronnier de la Treille, dont il guette chaque fin d'hiver

les premiers bourgeons – ils annoncent le printemps «officiel» au bout du lac.

Il y a aussi Marie-José Jacquoud et la vache Souris, valeureuse combattante de la race d'Hérens (toutes deux sont aujourd'hui décédées); ou le photographe animalier Stefano Unterthiner et la renarde Beauty, croisée dans le Val d'Aoste. Quant à la chercheuse et artiste alémanique Cornelia Hesse-Honegger, elle raconte son lien à une punaise arlequin jaune et noir. Un insecte déformé trouvé en Pennsylvanie, sur le site de la catastrophe nucléaire de Three Mile Island (1979). Ces binômes sont touchants et sympathiques, mais peut-être que l'exploration des interconnexions contemporaines aurait mérité d'aller au-delà du rapport humain-animal, ici prédominant et assez attendu.

#### Ecouter les arbres

Plus loin, on lorgne avec envie un *Metaperceptual Helmet* sous vitrine, casque allongé de Cleary Connolly et Neil McKenzie avec lequel on peut observer le monde par les yeux d'un équidé. Fragile, il ne sera actionné que lors de journées «Voir le monde comme un cheval», en mai et juin puis à l'automne. On se console à l'aide d'un dispositif *low tech* en masques et photos, qui résume la vision d'une vache, d'une abeille ou d'un chat.

Enfin, à l'opposé du Paradis liminaire, on descend sous terre, non pas en Enfer mais aux abords d'entrelacs de racines en plastique recyclé. Façonnée à l'imprimante 3D, *Econtinuum* est dotée de senseurs qui influencent la luminescence des ramifications et le son ambiant. Réalisée en collaboration avec le biologiste Stefano Mancuso, la pièce de l'artiste néerlandais Thijs Biersteker illustre la conversation entre deux pins. «L'occasion d'écouter aux racines comme on écouterait aux portes», sourit Federica Tamarozzi. I

MEG, 65 bd Carl-Vogt, Genève, jusqu'au 7 janvier 2024, ma-di 11h-18h, [www.meg.ch](http://www.meg.ch)

Entrée gratuite les 5, 6 et 7 mai. Visites guidées gratuites par Federica Tamarozzi le 7 mai à 11h30 et 14h30.

## Les champs magnétiques de Jacques Bonnard

**Lausanne** ► Circuit présente «Introposition», une exposition de Jacques Bonnard qui retrace plus de trente-cinq ans de travail artistique. L'occasion de découvrir la pratique hétéroclite d'un «artiste d'artiste», longtemps enseignant à l'ECAL.

Peu connue du grand public, la figure de Jacques Bonnard a pourtant été importante dans le paysage de l'art vaudois de la fin des années 1980 jusqu'à aujourd'hui. Pas étonnant dès lors que cet *artist's artist* – artiste reconnu par ses pairs davantage que par l'institution et le grand public – soit exposé à Circuit, justement géré par des artistes.

C'est une rétrospective qui est présentée dans le centre d'art lausannois, même si l'artiste né en 1954 déteste ce terme – il sent le sapin. Une introspection sur une pratique de plus de trente-cinq ans, un re-regard qui a impliqué aussi un grand tri. Cent-vingt-cinq pièces ont été retenues, qui témoignent de la diversité d'un travail constant mais hétéroclite, travaillant la peinture, le dessin et les assemblages d'objets.

Étonnants, parfois dérangement, ces objets constituent une recherche singulière qui répond à l'intérêt de Bonnard pour ce qui l'entoure, ce qu'il voit dans la rue, qu'il trouve ou récupère, mais aussi qu'il achète et détourne. Ce sont des formes existantes, des matières qu'il s'approprie et cache ensuite dans son «terrier»; puis qu'il agence avec un ou plusieurs éléments dont les champs de force se répondent. Il y a quelque chose de dadaïste ou

surréaliste dans ce détournement d'objet, dans l'excès de sens que ces assemblages génèrent, avec des connotations à la fois humoristiques et fétichistes.

Dans l'exposition, ces objets sont présents parfois en force, parfois comme une ponctuation qui vient troubler l'accrochage de peintures et de dessins. Suggestifs, ils ouvrent des pistes mais n'imposent pas de lecture. Ainsi, la plupart des œuvres sont *Sans titre*. Tandis que le langage est très présent dans la vie de l'artiste, ce dernier donne peu d'explications sur son travail, préférant laisser le public se forger sa propre lecture. A Circuit, en guise de texte de salle il a ainsi écrit un haïku. Cette légèreté est-elle de la radinerie ou une forme de politesse? On penche pour la seconde option, tant on ressent de la dérision dans son travail et son discours, mais aussi un profond respect pour l'art.

Jacques Bonnard a étudié à l'Ecole cantonale des beaux-arts de Lausanne entre 1975 et 1980. Parmi ses professeurs, on trouve le peintre Pierre Chevalley, tendance Support-Surface, et le vidéaste Janos Urban, proche du groupe Impact. Ami de plusieurs étudiant-es à l'ESAV de Genève, il fréquente en auditeur libre les ateliers de Silvie et Chérif Defraoui, et les cours de Daniel Wilhelm, qui auront une influence sur son travail. C'est aussi un habitué des galeries ECART et Malacorda – plus tard, il sera proche du collectif M/2, à Vevey.

A ce moment, Bonnard fait de la peinture. A plat, un temps à l'huile, il développe sa «pâte



Vue de l'exposition à Circuit. DAVID GAGNEBIN-DE BONS

picturale» ou «aplat Nutella» dans des œuvres géométriques. Puis l'acrylique prend la suite et il développe des formes plus sinuées, échos aux mouvements de l'esprit.

En 1990, il est invité à enseigner la peinture et le dessin à l'ECAL – il y restera jusqu'à sa retraite en 2015. Selon plusieurs ancien-es étudiant-es, Bonnard était très ouvert, n'appartenait à aucune chapelle, n'encourageait pas de style particulier, mais poussait plutôt à chercher dans l'intime, à

développer sa personnalité dans le travail. Il motive chacun-e à suivre sa propre direction, de manière directe ou plus sibylline – comme la Pythie, il parle parfois par énigmes, résonnant souvent juste.

C'est sans doute cette attention et cette curiosité, ainsi qu'une certaine érudition, qui ont nourri des liens d'amitié avec certain-es ex-élèves, jusqu'à aujourd'hui. Ensemble, ils et elles échangent sur l'art – le leur, le sien, l'art en général, la vie d'artiste, la vie même. Ces discussions ont lieu chez lui, où il a aussi son atelier, et où se côtoient de nombreuses œuvres: les siennes ainsi que celles de sa collection, achetées notamment à des étudiant-es ou le fruit d'échanges.

Avec Circuit, c'est la même histoire: professeur de toute la bande fondatrice passée par l'ECAL, il a été ensuite leur voisin: Bonnard a eu son appartement en dessus de Circuit, lorsque le centre d'art était à Montriond, début 2000. Il réalise une installation de néons bleus pour l'entrée du centre d'art, comme une interprétation du lieu tel qu'il le voyait depuis sa fenêtre. Puis deux éditions, une sérigraphie et des dessins sur assiettes. Présent dans plusieurs expositions de groupe, son travail ne sera pas exposé en solo – ce n'était jamais le moment, pour lui comme pour eux. Jusqu'à ce qu'un déménagement donne l'occasion de brasser le travail et relance l'idée d'une exposition personnelle. ISALINE VUILLE

Circuit, 9 av. de Montchoisi (accès quai Jurigoz), Lausanne, jusqu'au 20 mai, ma-sa 14h-18h, [www.circuit.li](http://www.circuit.li)